

JF Ptak Science Books

366 Hidden Cove Lane
Hendersonville NC 28739 USA
jfptak@thesciencebookstore.com historyofideasblog.com

Rare and Significant Works in Modern Physics, Math, and Technology & Unusual and Scarce Works in Social History

Reprint Series:

A rare survivor's story of Auschwitz, Ravensbruek, and Mauthausen, printed within months of liberation in 1945.

Marguerite Montre-Dardant. *2 camps, 31 prisons : texte de l'allocution prononcée à Limoges le 5 mai 1945...* [Préface de Fonvieille-Alquier.]. Edite par “Femmes Nouvelles” Organs de Union des Femmes Francais. (With a rubber stamp of “8-9-45” on the title which I take to mean September 8, 1945. This copy received by the Library of Congress December 18, 1946. WorldCat/OCLC states 1945 as the publication date and finds only two copies in libraries worldwide: Bibliotheque Sainte-Genevieve and Bibliotheque nationale de France. This copy was released by the Library of Congress in 1999.

The “camps” and “prisons” referred to here are Nazi installations and include descriptions of Auschwitz, Ravensbruek, and Mauthausen.

106

Marguerite MONTRÉ-DARDANT

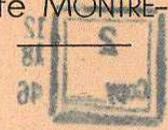
PAMPHLET
COLLECTION

2
camps
31
prisons

Texte de l'allocution prononcée
à Limoges le 5 Mai 1945
à la Maison du Peuple

Édité par "Femmes Nouvelles"
Organe de
L'UNION DES FEMMES FRANÇAISES

Marguerite MONTRÉ-DARDANT



2
camps
31
prisons

Texte de l'allocution prononcée
à Limoges le 5 Mai 1945
à la Maison du Peuple

Édité par Femmes Nouvelles
Organe de
L'UNION DES FEMMES FRANÇAISES

DL 5130 8-9-45 A



M^{me} Marguerite MONTRÉ-DARDANT

Préface

Elles n'osaient encore pas croire à leur liberté retrouvée, nos déportées du Limousin, le jour où nous les avons accueillies en l'Hôtel de Ville de Limoges. Leurs yeux étaient encore pleins de ces spectacles dont était faite leur vie, elles dont l'horreur était la compagne fidèle de leur destinée.

L'une d'entre elles, M^{me} Marguerite Montré-Dardant, a consenti, à la demande de ses amis, à rompre avec cette sorte de pudeur dont elles entourent ce passé récent, qu'elles voudraient si vite oublier pour reprendre goût aux champs, aux forêts, aux oiseaux, au bonheur, aux sourires de France. Elle a eu ce courage nouveau de refaire pour nous son voyage au bout de la nuit et de nous guider sur le calvaire qu'elle a gravi. Ici, pas de mauvaise littérature, aucune recherche du détail sensationnel. Que le lecteur, à son tour, abandonne toute curiosité malsaine et ouvre ce livre avec ferveur.

Celle qui l'écrivit a voulu, simplement, servir. Alors que tant d'indifférents, en France et dans le monde, se refusent, par paresse d'esprit autant que par lâcheté, à admettre l'idée des crimes nazis et de la responsabilité des criminels de guerre, une femme qui fut leur victime vient, sans artifice, dire ce qu'elle a vu pour ceux qui, déjà, voudraient passer l'éponge et pardonner.

J'ajoute qu'elle a poussé la délicatesse jusqu'à ne pas dire tout ce qu'elle a souffert.

FONVIEILLE-ALQUIER,

Premier adjoint au Maire de Limoges.

Permettez-moi tout d'abord, avant de parler de ma captivité, d'adresser mes sentiments de gratitude à tous ceux, à toutes celles qui, en France et de par le monde, ont participé à abattre le Fascisme, à détruire la formidable machine de guerre allemande.

Si, en effet, il m'est possible aujourd'hui de prendre la parole à cette tribune, de publier ces notes, c'est grâce à l'action conjuguée de tous les êtres qui ont senti leur vie et leur liberté, celles de leur famille, celles de la société toute entière menacées d'extermination dans leurs manifestations les plus simples, les plus naturelles.

C'est à l'Union Soviétique et à sa valeureuse Armée Rouge que va tout d'abord ma gratitude. Je n'oublie pas, en effet, que du fond de nos prisons, en 1942, alors que l'Allemagne occupait toute l'Europe et une partie de l'Afrique, que ses sous-marins avaient la suprématie sur toutes les mers, que l'Axe était tout-puissant dans l'Ancien Monde tout entier, les seules nouvelles réconfortantes que nous pouvions recueillir venaient de l'Est. La Wer-

maché était stoppée devant Léninegrad, Moscou, Stalingrad ; les Russes soutenaient le formidable choc de la machine de guerre allemande et ils tenaient seuls. Cela, nous ne l'oublierons jamais.

Mes remerciements s'adressent ensuite à la vaillante armée anglaise, qui infligea, dès fin 42 et 43, de sanglantes défaites à l'ennemi ; à l'armée américaine, qui, en jetant tout son poids dans la balance, précipita la chute du colosse hitlérien. Avec quel bonheur nous apprîmes, derrière nos barreaux, la décision de l'Amérique de venir aider la vieille Europe à se débarrasser de l'odieux tyran !

Merci à vous, armées françaises, qui avez si glorieusement vengé l'affront qui vous fut fait en 1940 et qui avez, par votre valeur et votre force, permis à notre pays de reprendre sa place parmi les grandes nations.

Merci enfin à vous tous, mes camarades de la Résistance, qui, par vos efforts conjugués et tenaces, pour attaquer l'armée allemande partout où elle se trouvait, avec les moyens de lutte les plus rudimentaires, avez dispersé ses forces, l'obligeant à se diviser pour vous atteindre, la rendant ainsi d'autant plus vulnérable. Ah ! quelle joie profonde fut la nôtre quand, par des camarades arrêtés après nous et venus nous rejoindre dans les geôles allemandes, nous apprîmes que, non seulement les mouvements de Francs-Tireurs et Partisans subsistaient et luttaient, malgré les cou-

pes sombres qui étaient faites dans leurs rangs, mais encore qu'ils se multipliaient et se renforçaient dans toute la France.

Quelle joie fut la nôtre quand nous apprîmes que cette union de toutes les forces françaises libres n'était plus seulement sur le papier, mais passée dans la réalité des faits et des actes !

Gloire à vous, camarades de toutes tendances, unis pour la libération de la Patrie et déjà tombés sous les coups terribles de l'ennemi, vos sacrifices n'allaient pas être vains.

Je ne veux pas oublier non plus que, parmi les Forces Françaises de l'Intérieur, mon cher Limousin tient une place d'honneur. En effet, il y aura bientôt un an que, par un journal volé sur le bureau d'une surveillante, nous apprîmes que Limoges et Tulle étaient aux mains des « bandits du Maquis ». Mes amis, quel bonheur, nous en avons pleuré de joie !

Je suis fière d'être Limousine.

Mon arrestation — La Santé

J'ai été arrêtée à Paris en novembre 1941, par la Gestapo. Heureusement pour mon organisation et pour moi-même, je n'avais ce matin-là aucun document important sur moi. Comme j'ai refusé de donner la moindre explication sur mes relations, refusé d'indiquer mon domicile, la Gestapo n'a eu aucune preuve concrète de mon travail, mais m'a gardée en raison des fortes présomptions pesant sur moi. Je suis restée six mois au secret, à la Santé, ma famille et mes camarades ignorant absolument ce que j'étais devenue, puisque j'étais « tombée » seule.

Au cours de mes sept interrogatoires, ni les menaces de mort ni les flatteries n'ont pu me faire parler.

Quel hiver, que celui de 41-42 ! Beaucoup de camarades ont eu les pieds gelés, ou les mains, ou le nez, ou les oreilles. Nous avions faim, certes, nous qui n'avions le droit de recevoir aucun colis, mais ceci n'était rien,

si on le compare à ce que nous avons souffert plus tard.

Où, nous étions au secret, nous n'avions pas le droit d'écrire ni de recevoir lettres ou paquets, mais nous parlions par les fenêtres ou par les cabinets. Un moral formidable régnait à la Santé. Malgré les punitions de toutes sortes qui pleuvaient dru comme grêle : suppression de la soupe, suppression du lit et des couvertures, coups, nous parlions et nous nous communiquions les nouvelles. Nous chantions. Nous étions enfermés, certains même étaient enchaînés, mais notre esprit, lui, ne l'était pas. Oh ! certes, nos bourreaux se vengeaient. Combien de fois n'avons-nous pas été réveillés au petit jour par des gémissements et par des bruits de bottes ! C'était un peloton d'exécution qui venait chercher des camarades pour les fusiller. Signal convenu : ils nous chantaient la *Marseillaise*. Alors, de tous les coins de la vaste Santé, répondait une autre *Marseillaise*, qui était l'adieu à nos frères et notre serment de les venger.

Premiers bagnes nazis

Déportée avec d'autres camarades, j'ai quitté la Santé le 18 mai 1942. Dans les premières prisons d'Allemagne où nous sommes arrivées, nous avons rencontré des femmes de tous les âges : depuis 17 ans jusqu'à 78. Oui, 78 ans, 76 ans, 74 ans, nos vieilles grand-mères de La Rochelle, de Paris, d'un village breton près de Paimpol, 74 ans la Sœur Supérieure de l'Hôpital Génibois (Meurthe-et-Moselle), condamnée à mort, graciée et morte quelque temps après ; des femmes de toutes conditions ; des ouvrières, des paysannes, des intellectuelles, des bourgeoises, des commerçantes, des infirmières, des ingénieurs, des médecins, des avocates, des femmes de la noblesse française, des religieuses, etc...

Notre misérable troupeau allait de prison en prison, de gare en gare. Partout, pour nous enlever toute idée de fuite, nos convoieuses utilisaient des chiens. Vite, vite, il nous fallait descendre du wagon cellulaire,

tant pis pour ceux ou celles qui étaient moins habiles, trop âgés ou malades pour être agiles, nous mettre rapidement en rangs 5 par 5 et, entre deux haies de S. S. armés jusqu'aux dents, nous diriger vers la prison. D'énormes bergers allemands ou des Bas-Rouge féroces faisaient le tour de notre groupe en aboyant, ne tolérant de notre part aucun geste, pas même celui de se baisser pour attacher sa chaussure.

Le premier bagne où nous avons vécu s'appelait Anrath et se trouvait entre Dusseldorf et Essen. A notre arrivée, on nous a dépouillées de tous nos vêtements, bagages, bijoux, argent, etc. Celles d'entre nous qui résistaient et osaient refuser de donner leur alliance étaient frappées et on la leur retirait de force, la coupant même avec une pince, si les doigts enflés ne la laissaient pas passer facilement.

Je ne m'étendrai pas sur la vie que nous avons connue dans ce bagne. Sachez seulement que la discipline y était de fer et qu'il nous fallait obéir à des règlements stupides. Comme nous n'étions pas jugées, nous devions rester à la prison, mais des quantités de camarades condamnées à cinq, dix, quinze, vingt ans de travaux forcés devaient aller travailler dans les usines de la région. Notamment à Crefeld, dans une usine de soie artificielle, d'où elles revenaient avec les mains, les bras et parfois la figure rongés par un

liquide corrosif qui provoquait des crevasses qui allaient en s'approfondissant.

L'atmosphère était dans cette usine tellement nocive que nos camarades avaient les yeux brûlés et naturellement les poumons aussi. Seulement, les poumons, ça ne se voyait pas. Pour les yeux, on leur mettait quelques gouttes et... huit jours à la cave !! Mais, encore une fois, tout ceci n'était rien, à côté de ce que nous avons vu plus tard.

Nous sommes restées sept mois dans ce bagne. Ensuite, on nous a envoyées à Lubeck, sur la Mer Baltique. Je ne m'étendrai pas non plus sur la vie que nous avons menée là. Je n'y suis d'ailleurs restée qu'un mois. Puis on m'a informée que je devais être jugée à Cologne.

Me voilà donc revenue à Cologne. Oh ! je n'ai pas fini de voyager ! Y compris les prisons de passage, je ferai en tout trente et une prisons en Allemagne et deux camps : Ravensbruck et Mauthausen.

*

**

A Cologne, j'attends pour être jugée de février jusqu'au 9 juillet 1943, jour de notre évacuation dans les ruines fumantes de la ville. Depuis plus de deux mois, Cologne subissait des bombardements presque quotidiens, mais ceux de fin juin et début de juillet furent particulièrement terribles. Jamais

— 12 —

on ne nous a fait descendre à la cave. Pourtant, à dix mètres de nous, de l'autre côté de la rue, les maisons flambaient. Au dernier bombardement, celui du 8 juillet, le quatrième étage de la prison, juste au-dessus de nous, flambait ; la chapelle de la prison, la cuisine et la buanderie flambaient, et, il paraît, une partie de la section des hommes, où beaucoup auraient trouvé la mort. Enfin, on nous évacuait le lendemain matin.

Nous passerons sous silence les prisons de Zweibrücken dans la Sarre, Gommern dans la région de Magdebourg, où j'ai séjourné respectivement cinq mois et deux mois. Signalons seulement qu'à Gommern nous travaillions douze heures debout à une machine à piquer des chaussures pour un fabricant qui contrôlait et faisait travailler dix-huit autres prisons.

*

**

Puis on m'envoie en Haute-Silésie, où je dois, encore une fois, être jugée.

A Brieg d'abord, qui se trouve près de Breslau et à 28 kilomètres de la frontière polonaise. Comme le tribunal de Brieg ne s'est pas senti assez compétent pour me juger, il m'a envoyée à Breslau.

Sur le quai de la gare, à Brieg, trompant la surveillance de mon gardien, j'ai pu parler avec des hommes, des Français, qui, eux

— 13 —

aussi, allaient à Breslau. Ils m'ont raconté qu'avant d'être à Brieg, ils étaient dans un camp de représailles : à Inzert je crois. Là, les S. S. lâchaient contre ces malheureux des chiens furieux qui leur sautaient à la gorge, les déchiquetaient. Les S. S. rappelaient les chiens quand ils s'étaient suffisamment gorgés de ce spectacle. Ou bien, après avoir couru autour d'une piste comme des fous pendant parfois demi-heure, des chiens aux trousses, on obligeait nos malheureux camarades à rester demi-heure sous une douche glacée. Ou bien on les plongeait dans une baignoire la tête sous l'eau, on les « noyait », puis on les laissait revenir à eux pour recommencer à nouveau. Ou bien on leur faisait creuser leur tombe avant de les fusiller.

On pouvait dire que ceux qui sortaient vivants de cet enfer étaient d'une solidité à toute épreuve. Savez-vous ce que l'on a imaginé pour les faire mourir ? Vous ne devinez jamais. On les a envoyés dans les fabriques de sucre de Brieg. Dans ces fabriques, on ne leur interdisait pas de manger du sucre, au contraire, ils pouvaient manger tout ce qu'ils voulaient. Qu'arrivait-il ? Que ces malheureux, affamés, sous-alimentés depuis de longs mois, dévoraient voracement des quantités considérables de sucre, que ce sucre absorbé par un organisme affaibli, débilité, les brûlait en quelques jours et qu'ils mouraient dans d'atroces souffrances.

Ceux qui rapportaient ces faits allaient, comme moi, à Breslau pour y être jugés.

*
**

Je suis restée sept mois à Breslau, attendant d'être jugée. A nouveau, je comparais devant la Gestapo, qui m'accuse de « cacher chez moi un chef *terroriste* ». Naturellement, c'était la peine de mort.

« Est-ce que vous maintenez vos déclarations de décembre 41 ? Refusez-vous toujours d'indiquer votre domicile et vos relations ? »

« Certainement. Je n'ai pas fait bientôt trois ans de prison pour changer d'avis maintenant. »

« Bien. » Alors ça n'allait pas traîner.

Ça a traîné... sept mois, et je suis revenue sans être jugée.

Notre principal travail à Breslau consistait à ébarber des plumes d'oie pour faire du duvet ! Travail malsain s'il en fut ! C'est à Breslau que, pendant deux ou trois mois, on nous fit marcher nu-pieds, même nos camarades qui allaient travailler dans les champs.

Si je ne fus pas jugée, parce que, en réalité, il n'y avait contre moi aucune preuve concrète d'activité antiallemande, d'autres camarades le furent. Il y eut de nombreuses condamnations à mort. Certaines furent grâciées, mais celles qui n'avaient pas leur recours en grâce, soit qu'elles aient refusé de

le signer, soit qu'il leur ait été refusé, disparaissaient sans laisser de traces. Les surveillantes affirmaient qu'elles étaient fusillées. On murmurait aussi qu'elles portaient pour « le camp de la mort ».

Qu'était-ce que ce camp de la mort ? Il s'appelait Auschwitz et se trouvait en Pologne. Par la suite, j'ai parlé avec des camarades qui en revenaient et qui m'ont expliqué ce qu'était ce camp.

Auschwitz

Elles sont parties à trois cent cinquante de Romainville, nos camarades. Il en reste aujourd'hui quarante-sept. Elles étaient cinquante, mais trois ont été tuées lors du bombardement d'Amsteten. Je ne peux raconter aussi bien que l'une d'entre elles le ferait la vie qu'elles ont menée dans ce camp ; je rappellerai seulement les souvenirs les plus saillants.

Lorsqu'elles sont arrivées là-bas, on les a mises à nu, comme on nous mettait toutes dans tous les camps, dans toutes les prisons ; on leur a rasé les cheveux et on leur a tatoué leur numéro matricule sur l'avant-bras. Elles sont restées trois mois sans une goutte d'eau. S'il en est parmi vous qui savent ce qu'est la dysenterie, qu'ils imaginent cette maladie sans une goutte d'eau pour se laver !

Travaillant douze heures par jour, affamées, sauvagement frappées, couvertes de vermine, la dysenterie et le typhus eurent vite

fait d'en décimer la plus grande partie. C'est là que sont mortes Danielle Casanova, Mai Politzer, Maïa, la compagne de notre camarade Chaintron ; Henriette Schmidt, Rosette Blanc, Renée Michaut, une petite jeune fille de dix-sept ans, fille d'instituteurs de Rouen, que j'avais connue par la fenêtre à la Santé, et tant d'autres.

Nos camarades travaillaient dans les bois. Elles m'ont raconté, entre autres actes de sauvagerie, qu'une jeune fille de vingt ans, incapable de remuer les gros morceaux de bois qu'il fallait transporter, fut sauvagement frappée par le S. S. de garde. Lorsqu'elle fut à terre, la brute mit en travers de la gorge de la jeune fille un gros gourdin, posa dessus ses deux pieds, de chaque côté de la tête de la malheureuse, et ne se retira que lorsque notre petite martyre eût cessé de vivre.

Je crois que les survivantes ayant réussi à faire sortir du camp un récit succinct de ce qui s'y passait, il dut y avoir à ce moment-là, par la radio clandestine de France, ainsi qu'en Angleterre et ailleurs, de véhémentes protestations contre les traitements infligés à nos camarades. Alors, il y eut pour elles un certain adoucissement ; elles furent mises en quarantaine et, quelque temps après, on les expédiait à Rawensbruck.

Mais on continuait à Auschwitz la destruction systématique des meilleures des nôtres, ainsi que des Juifs, des Polonais, des Russes.

Au hasard des « transports », nous rencontrions des groupes de prisonniers juifs ou des « terroristes » qui allaient au camp de la mort.

A Auschwitz fonctionnaient sans arrêt sept fours crématoires. On y a brûlé jusqu'à 30.000 personnes par jour, ce qui représentait dix trains entiers à 3.000 personnes par train. La plupart étaient des juifs de Pologne, de Hongrie, de Roumanie. Parfois, lorsque ces trains arrivaient, on procédait sur le quai au « triage » de ce bétail humain. D'un côté, ceux ou celles qui pouvaient travailler, donner un « rendement » à la grande Allemagne, de l'autre les enfants, les vieilles et les vieux, ceux ou celles qui avaient trop « mauvaise mine » et paraissaient ne pouvoir rendre aucun service. Ce dernier groupe allait immédiatement à la chambre à gaz. Là, ils étaient asphyxiés, après avoir été déshabillés par des femmes ou par des hommes, prisonniers comme les autres, mais qui acceptaient de faire ce travail pour un sursis de trois mois. Ensuite, ces mêmes « employés » chargeaient les cadavres dans des charrettes à bras et les menaient au four crématoire.

Pour « économiser » le gaz, la plupart des enfants au-dessous de dix ans étaient jetés vivants dans des fosses de chaux vive. 8.000.000 de Juifs furent brûlés à Auschwitz.

Ravensbrück

Je vais vous parler maintenant de Rawensbruck. Je me souviendrai toujours de notre arrivée dans ce camp. En pleine nuit, notre lamentable troupeau se dirigeait vers le camp. Nous l'apercevons, violemment éclairé. Après les formalités d'usage, longue station debout, comptées et recomptées ; les grilles s'ouvrent et nous entrons. Malgré l'obscurité dans laquelle sont plongés les blocks, au loin, nous nous rendons compte de l'importance du camp ; nous étions là-dedans 110.000 femmes. Lorsque nous sommes un peu habituées à la clarté, nous distinguons, debout devant les douches, un groupe de femmes en robes légères, jambes et tête nues, serrées, agglomérées comme des abeilles, se tenant toutes par la taille pour avoir chaud. Plus loin, d'autres groupes de 100, 200, 500 femmes qui, comme nous, attendaient. Un couple de S. S., un homme et une femme, badine à la main et

revolver à la ceinture, « croise », arrogant, devant les troupeaux de prisonnières.

Nous avons attendu jusqu'à midi le lendemain pour passer aux douches. Là, nous avons eu le bonheur de reconnaître Martha Desrumeaux, qui était à Rawensbruck depuis trois ans. D'autres camarades s'y trouvaient également : Marie-Claude Vaillant-Couturier, Juliette Semard, Geneviève de Gaulle, nièce du chef du gouvernement provisoire ; Henriette Mauvais et beaucoup d'autres, qui sont réparties dans les kommandos dépendant de Rawensbruck.

Nous, les N. N., nous devons rester au camp. Il faut absolument nous maintenir « in necht und nebel », c'est-à-dire nuit et brouillard, ou, si vous voulez, au secret le plus absolu.

Nous travaillerons dans le camp même. C'est alors qu'on nous fera faire les routes du camp. Aplanir la terre avec la pelle ou la pioche, transporter les pierres ou le mâchefer avec les brouettes ou les voitures à bras, traîner le rouleau chargé d'aplanir, garder sur l'épaule toute la journée le tuyau d'arrosage, en se déplaçant de 5 centimètres par quart d'heure, et ceci par tous les temps, qu'il pleuve, vente ou neige, aucun de ces durs travaux d'hommes n'a plus de secret pour nous.

Outre ces durs travaux, il existe deux ateliers où nos « acif séherin » nous conduisent pour être embauchées. Ce sont des ateliers

où l'on travaille pour la guerre au mépris de tout respect humain, au mépris de toutes lois internationales de la guerre. Comprenez-vous la rage que nous étions obligées d'avalier, nous, les femmes de la Résistance, qui nous étions levées pour défendre nos foyers menacés et souvent même détruits ? Il nous fallait faire des écrous, des vis, des objets quelconques présentés sous forme de pièces détachées, mais qui n'en étaient pas moins destinés soit aux appareils de bord des fameux V1, soit à toute autre machine de guerre allemande ! Il nous fallait travailler à la confection des vêtements de la Wehrmacht et recevoir des coups à chaque fois qu'une aiguille de machine ou une courroie étaient cassées, ceci étant considéré comme du sabotage. Nos ennemis étaient à couvert : ce n'était pas du matériel de guerre « offensif » !! Mais pour nous, ne comprenions-nous pas que c'était travailler pour la guerre, ne comprenions-nous pas que c'était libérer ainsi d'autres travailleurs, qui, eux, fabriquaient du matériel « offensif » ?

Mais, me direz-vous, ne pouviez-vous pas user de la seule arme que possède le travailleur en toutes circonstances : le refus du travail ? Certes, nous l'avons fait, et quantité des nôtres ont payé de leur vie ou de leur santé irrémédiablement compromise le juste cri de leur conscience. Je vais vous en citer quelques exemples : Pour refus de travail,

à Rawensbruck, cinquante coups de bâton à recevoir. La malheureuse est mise à nu et une femme, une autre prisonnière, préposée au rôle de bourreau, lui assène dans le dos cinq ou huit coups, selon ce que peut supporter la patiente. Comme celle-ci tombe sans connaissance sous la douleur, le bourreau s'arrête et s'en va, laissant la prisonnière revenir à elle ; dans deux ou trois jours, cette séance recommencera, jusqu'à ce que les cinquante coups soient distribués. Une autre fois, dans une prison en Pologne, dont il m'est impossible de me rappeler le nom, seize camarades refusent de faire du travail de guerre. Immédiatement, toutes sont mises au cachot, pain sec et eau comme nourriture et coucher sur le sol, sans couvertures. Après une semaine, cinq tombent sans connaissance, on les retire de la cellule. Après trois semaines, on en retire dix. Trois sont devenues folles, et, depuis, deux sont mortes de la tuberculose. Une seule a tenu cinq semaines ; il faut vous dire qu'elle n'était plus normale quand elle est sortie et qu'on aurait dit un cadavre. Et je pourrais citer de nombreux cas semblables.

Mais, à Rawensbrück, à partir de 1944, ce n'était plus la même chose. Nos bourreaux avaient tout prévu et ce qui était possible lorsque nous n'étions qu'entre prisonnières politiques françaises, belges, hollandaises, russes, ne l'était plus quand nous fûmes mé-

langées avec les « triangles noirs » allemandes, polonaises et, honte suprême, françaises. Les « triangles noirs » étaient des prisonnières de droit commun arrêtées pour crimes, vols, mœurs légères, etc., etc. On comprend aisément que ces femmes ne pouvaient avoir la même conscience que nous de leurs responsabilités et que les coups, la faim, la pensée de la santé compromise pour toujours pesaient plus dans la balance que nos explications, si ardentes et si véridiques soient-elles. Les nazis ont su utiliser les plus mauvais penchants de l'individu. Ils avaient organisé « scientifiquement » les camps de travaux forcés. Et si, à Anrath, Creutzbourg, Breslau, Sarrebrück, Essen et ailleurs, malgré les terribles punitions et leurs conséquences, nous avons, par notre refus, obtenu de ne plus travailler pour la guerre, parce que nous étions entre nous, prisonnières politiques, à Rawensbrück, nous n'avons pu qu'obtenir une diminution de rendement.

La rage accumulée de ne pouvoir mieux faire, les mauvais traitements, les longues nuits ou journées de travail, les interminables appels, les poux, les fouilles, le froid, la dysenterie, le typhus, l'insuffisance de nourriture, la cohabitation avec les « triangles noirs », parmi lesquelles étaient prises nos chefs de blocs, nos chefs de chambre, nos « bandes rouges », ou surveillantes de tra-

vail, tout cela a fait de Rawensbrück un des camps de femmes les plus meurtriers.

Combien en avons-nous vu mourir, de nos camarades. Certes, celles des nôtres travaillant dans les « Reviers » ou hôpitaux se devouaient sans compter, mais étaient, hélas ! impuissantes devant les progrès du mal, n'ayant rien ou presque pour le combattre.

Combien en avons-nous vu, des jeunes filles ou des jeunes femmes, devenues tuberculeuses, qu'un séjour au sana aurait pu sauver, mourir, faute d'alimentation substantielle et de piqûres de calcium ou autres médications que MM. les Allemands réservaient à leur armée de pillards et d'assassins.

Combien en avons-nous vu partir, de ces femmes atteintes de la dysenterie, qui n'ayant comme seul remède que de cesser d'absorber toute nourriture, dépérissaient rapidement, car elles devaient quand même travailler douze heures par jour et subir les longs appels dans la pluie, le froid, la neige, et mouraient d'inanition au bout de peu de temps.

Pour les premières, les tuberculeuses, nous avons organisé la solidarité collective et leur donnions à tour de rôle un peu de nourriture prélevée sur notre maigre ration, ce qui a permis de ramener pas mal de nos compagnes. Mais que faire pour les secondes ? Rien. Nous assistions impuissantes à leur tragique fin.

A Rawensbrück aussi existait une chambre à gaz. Lorsque l'Allemagne nazie, tentant un suprême effort, a mis ses dernières réserves dans la balance et décidé d'employer tous les prisonniers détenus sur son sol à la main-d'œuvre de guerre, la Gestapo les a retirés des prisons, où ils ne fournissaient pas un travail intéressant, pour les rassembler dans des camps genre Rawensbrück, où le rendement pour la guerre était organisé d'une manière « scientifique », ainsi que je vous l'ai dit plus haut.

Alors, lorsque les convois arrivaient, nous assistions au « triage » de la main-d'œuvre. D'un côté on mettait celles qui pouvaient travailler, de l'autre celles qui ne le pouvaient pas. On remettait à ces dernières des cartes roses.

Les cartes roses étaient aussitôt dirigées vers un autre camp qui s'appelait, à Rawensbrück, « Jugend Lager ». Ce « camp de la Jeunesse » avait été vidé pour recevoir nos vieilles mamans qui n'avaient pu supporter la souillure nazie sur notre sol et s'étaient levées, farouches, pour chasser les barbares, ainsi que nos malheureuses camarades que la dysenterie, la tuberculose, la faim avaient trop affaiblies pour qu'elles puissent « travailler ».

Nous avons vu partir ces lamentables troupeaux de 1.500, 2.000, 3.000 femmes, qui se dirigeaient, à travers notre camp, vers le Jugend Lager.

Savez-vous ce qu'on en a fait ? En plein hiver, on leur a enlevé leur manteau, leur couverture, leurs chaussures. Elles subissaient des cinq, six et même huit heures d'appel dehors, par tous les temps. Elles n'avaient plus jamais de « café » le matin. La boule de pain était partagée en seize. On leur donnait demi-litre de soupe par jour.

Vous pensez bien qu'à un tel régime, le four crématoire ne chômaient pas. Et puis, quand la mort ne venait pas assez vite chercher nos martyres, on les faisait monter en chemise dans des camions qui les emmenaient, remplies d'horreur et de rage impuissante, vers la chambre à gaz. Le four crématoire les dévorait ensuite, et alors qu'une épouvantable odeur de chair grillée se répandait sur le camp et que les flammes rouges sortaient des cheminées et montaient vers le ciel, le lendemain, au bord de l'étang, nous voyions de petits tas de cendres d'où émergeaient, de-ci de-là, des os insuffisamment calcinés. Et, à la porte de notre camp, on pouvait voir des voitures remplies de vêtements qui devaient servir à de nouvelles prisonnières !

Voilà ce qu'ils ont fait de nos vieilles mamans à cheveux blancs, voilà ce qu'ils ont fait de nos belles jeunes filles que la faim et les mauvais traitements avaient trop affaiblies pour fournir un « rendement » au « peuple des seigneurs ».

Mauthausen

Ce n'est pas tout. Plus tard, à Mauthausen, j'ai vu exactement les mêmes horreurs. J'ai vu, alors que l'avance des Alliés obligeait les Allemands à évacuer les camps, les kommandos, et à les entasser à Mauthausen, j'ai vu des convois entiers de squelettes vivants d'hommes destinés à la chambre à gaz. La Gestapo, craignant la juste colère des vainqueurs, avait donné ordre de supprimer tous les témoignages trop flagrants de ses crimes. On gazait et brûlait 500, 700, 1.500, 2.000 hommes par jour les derniers temps, et alors que, nuit et jour, se répandait sur le camp l'épouvantable odeur de chair grillée, les S. S., les « bleus », les « verts » (police du camp composée de prisonniers sélectionnés, faisaient la noce avec des femmes volontaires pour ce métier.

Dans une déchéance complète, sans aucune retenue, les S. S., les « bleus », les « verts » fleuretaient, mangeaient de la viande, des

œufs, du sucre, des frites faites dans des kilos de margarine, buvaient de l'alcool, tandis que nous recevions 1/20 de pain, à peine un litre d'infecte soupe de pulpe séchée de betterave et plus jamais de margarine ni de confiture, ni de saucisson, qu'on nous avait si parcimonieusement distribué jusque-là.

Les Espagnols avaient inauguré le camp. Ils y étaient arrivés à 8.000, il en reste aujourd'hui à peine 1.500 ! Combien de camarades sont morts dans les fameuses carrières de Mauthausen ? On le saura un jour, pour le moment il n'est pas possible de le savoir.

Lorsque notre « transport » de 2.000 femmes venant de Rawensbrück, après avoir voyagé pendant quatre jours à soixante ou soixante-dix femmes par wagon à bestiaux, sans paille, sans eau, sans w.-c., descendant seulement une ou deux fois par jour dans une gare, entre des rails où nous trouvions un peu de neige pour nous désaltérer, arriva à la gare de Mauthausen, il nous restait encore, pour aller jusqu'au camp, six ou sept kilomètres à faire à pied, dans la neige, en pleine nuit. Comme d'habitude, il fallait faire vite pour descendre des wagons et se ranger cinq par cinq. Nous soutenions nos camarades âgées ou malades. Mais quand certaines, ayant perdu connaissance, nous étions obligées de les déposer sur le bord de la route, un S. S. venait, donnait un coup de pied dans le corps de la moribonde et, comme elle ne se

levait pas, l'achevait d'un coup de revolver dans la tête. Nous avons vu ainsi sept cadavres sur notre route.

Arrivées au camp, nous dûmes attendre toute la journée dehors, sans manger, sans bouger, par un froid glacial, pour passer à la désinfection et à la douche. Ce n'est que vers cinq heures du soir, après qu'aucune humiliation ne nous eût été épargnée, que nous gagnâmes nos blocs, traversant le camp des hommes avec, comme seuls vêtements, un caleçon et une chemise d'homme. Nous devons rester trois jours ainsi, jusqu'à ce que nos vêtements soient revenus de la désinfection.

Lorsque l'évacuation des camps et kommandos obligea la direction à nous sortir de nos blocs, on nous parqua dans une grande baraque, à plus de 2.000, avec les malades. Nous couchions sur le sol et, comme on manquait de place pour faire des allées entre les rangées de paillasses infectes, c'était des disputes, des batailles. Des Polonaises, des Hongroises se laissaient aller jusqu'à mordre aux mollets celles qui devaient cependant passer sur l'étroite partie du sol qui leur était réservée.

C'est dans une telle atmosphère que nous avons su qu'ordre avait été donné, en haut lieu, de faire sauter le camp, de ne pas donner un prisonnier vivant aux Alliés qui avançaient. Deux voitures de dynamite étaient prêtes à faire leur œuvre de mort, mais je

vous assure qu'en accord avec nos camarades hommes, nous étions décidés à vendre chèrement notre vie. Nous ne nous serions pas laissés tuer comme des brebis !

C'est sur ces entrefaites que les camions de la Croix-Rouge sont venus nous chercher, nous, les femmes françaises, belges, hollandaises, ainsi que soixante hommes français.

La délivrance

Quel délire, quand nous avons vu arriver sur le stade où nous étions rassemblés les voitures blanches portant l'insigne protecteur du Comité International de la Croix-Rouge !

Mais quelle douleur aussi de voir là-bas, de l'autre côté des fils de fer barbelés, nos malheureux camarades malades destinés à la chambre à gaz et, là-haut, dans le camp, plus de 40.000 camarades toujours menacés d'être dynamités, ainsi que les malheureuses femmes polonaises, hongroises et juives, parquées dans la baraque du fond !

Aussi avons-nous fait, à partir de notre arrivée en Suisse jusqu'à la fin de la guerre, tout ce qu'il était possible de faire pour que tous nos camarades soient sauvés. Cette tâche est maintenant accomplie, mais nous nous considérons toujours comme « mobilisés ». Tant des nôtres ne sont pas encore rentrés ! Personnellement, j'ai ma sœur qui, arrêtée à Paris en fin 42, travaillant également dans la Résistance, n'a jamais donné de ses nouvelles. Et combien d'autres dans ce cas ?

Je sais bien que beaucoup d'entre vous se dépensent sans compter et je veux profiter de cette réunion pour remercier tous ceux et toutes celles qui, partout, dans toutes les gares, dans tous les centres d'accueil, nous ont reçus avec tant de dévouement, avec tant d'affection. Si vous saviez comme cela nous semble bon, non seulement en arrivant sur le sol de France ou dans les grandes villes comme Lyon ou Paris, mais aussi et surtout dans nos gares, dans notre ville ou notre village natal !

Mais je dois vous avouer que nous sommes un peu déçus :

Déçus de voir que l'Unité scellée dans le sang et les souffrances de toutes sortes n'est pas aussi complète que nous aurions été en droit de l'espérer ;

Déçus de voir que trop de Français, et pas des moindres, n'ont pas encore compris que cette guerre devait être la dernière et que, pour cela, il nous faut, tous ensemble, travailler au redressement matériel, à la renaissance et au rayonnement moral de notre pays.

Il ne doit plus y avoir de place au gouvernement pour les incapables ou les politiciens égoïstes qui ne voient qu'une chose : conserver une sinécure ou trafiquer en faveur de tel ou tel clan capitaliste.

L'intérêt général de la Patrie avant tout !

L'intérêt général de tout le peuple français avant les intérêts particuliers de ces Mes-

sieurs, qui, pour la plupart, restent dans l'ombre quels que soient les événements qui se succèdent.

N'est-ce pas un scandale sans nom que de retrouver, en rentrant, installés dans les Administrations publiques, les mêmes hommes qui étaient chargés de faire respecter les volontés allemandes et le faisaient avec conviction !

Ce n'est pas pour cela que sont morts nos camarades !

Je vous disais plus haut que nous nous considérons comme mobilisés. Oui, nous sommes encore des soldats et nous le resterons tant que l'Administration de la République ne sera pas débarrassée des Vichyssois et des agents de la 5^e colonne, tant que le Fascisme ne sera pas définitivement abattu.

Nous nous considérerons comme des soldats tant qu'on n'aura pas pris les mesures énergiques permettant à notre pays de se reconstruire, de se nourrir, de s'habiller, d'acquérir son rayonnement dans le monde.

Nous nous considérerons comme des soldats tant qu'on n'aura pas doté notre pays d'une véritable armée du peuple, gage de sa sécurité et de sa puissance, pour la protection de nos berceaux et de nos foyers, et afin que ne se renouvellent jamais les drames et les horreurs que nous venons de vivre.

Marguerite MONTRÉ-DARDANT.

Imprimerie
GUILLEMOT & De LAMOTHE
18, rue Turgot, Limoges - 8-45
(Même maison à Paris)



SUPPLUS I
LIBRARY OF CONGRESS
DUPLICATE

I haven't started any serious searches in the literature, but with only two WorldCat hits, and nothing on Google, and then nothing bubbling up in my academic account, it seems as though this is just a not-around thing.

The screenshot shows the NCSU Libraries search interface. At the top, there is a navigation bar with 'NC State Home', 'RESOURCES', and a search box containing 'search.ncsu.edu'. Below this is the 'NCSU LIBRARIES' logo and a menu with 'FIND', 'GET HELP', 'SERVICES', 'LIBRARIES', and 'ABOUT'. A secondary menu includes 'ASK US', 'MY ACCOUNT', 'HOURS', 'FAQ', 'LOG OUT', and 'CHAT NOW'. The main heading is 'Search All' with a link to 'About this search tool'. A search input field contains the text '"Marguerite Montre-Dardant"' and a red 'Search' button. Below the search bar, there are links for 'Articles', 'Books & Media', 'Journals', 'Databases', 'Databases by Subject', 'Frequently Asked Questions', and 'Our Website'. A suggestion box asks 'Did you mean "marguerite montre gardant"?' and lists four categories: 'Articles', 'Books & Media', 'Journals', and 'Databases'. Each category shows 'No [category] results found for "Marguerite Montre-Dardant"' and a link to 'Try a different search for [category]'. At the bottom, there is a section titled 'Other Ways to Find Articles'.